

## Images piégées

•Dominique Godfreyi

Si la ville de Québec n'avait pas été fondée voilà 400 ans, nous n'aurions peut-être pas entendu parler d'Emanuel Licha, et cela aurait été dommage. Le travail de ce plasticien québéco-parisien invité ici à l'occasion de cet anniversaire mérite que l'on s'y arrête. Depuis plusieurs mois Licha était en résidence d'artiste à Monflanquin (47) et son travail se concrétise par une exposition en Lot-et-Garonne et une autre à Bordeaux, qui a ouvert la semaine dernière. Licha, qui par ailleurs enseigne dans une école d'architecture à Paris, est loin d'être un débutant. Le musée d'art contemporain de Montréal est en train d'acquérir cinq vidéos réalisées entre 2004 et 2007 autour d'un personnage qu'il a imaginé, le « War tourist ».



« **Touriste de guerre** ». Ce « touriste de guerre » ne se contente pas de voyages ordinaires mais recherche des sensations fortes en allant visiter des lieux où des drames se sont produits : affrontements, catastrophe industrielle, émeutes urbaines, cyclone ou guerre. L'homme à la recherche d'expériences intenses mais sans danger pour lui n'est pas un voyeur cynique que Licha utiliserait comme repoussoir.

Le plasticien l'accepte comme un avatar de lui-même, et de chacun de nous dans la mesure où tout spectateur a été un jour ou l'autre confronté à l'expérience trouble d'un reportage sur une horreur lointaine. Les cinq vidéos d'une vingtaine de minutes figurent ce que voit le touriste fictif qui n'apparaît jamais à l'image.

Le nouveau travail de Licha est le prolongement de cette expérience. Loin de Sarajevo et de Tchernobyl, il a cette fois braqué son objectif sur un camp d'entraînement de la gendarmerie à Saint-Astier (24). Les émeutes et les combats urbains y sont scénarisés et dirigés. Et même s'ils n'ont pour objectif que de former les recrues pour leur futur travail, ils comportent leur part de violence.

Le War Tourist est toujours là, mais cette fois il est lassé de voyager pour voir des désastres refroidis. Blasé, il espère que la fabrication du réel lui apportera un surplus d'émotion. Sa nouvelle expérience est montrée à la galerie Cortex Athletico sous la forme de trois séquences vidéo de trois minutes que l'on découvre successivement.

### **Une question posée au créateur et au spectateur : jusqu'où la fiction doit-elle aller pour rivaliser avec le réel ?**

La première montre des immeubles gris dans un quartier désert filmés quasiment en plan fixe. Les images sont neutres, un peu comme celles des photographes allemands Bernd et Hilla Becher. Seule la bande-son apporte un décalage, puisque l'on ne perçoit aucun bruit urbain, mais celui du vent dans les arbres et des chants d'oiseaux.

La seconde vidéo, que l'on ne découvre qu'ensuite, ressemble à un reportage d'actualité sur une scène de guérilla urbaine. Des voitures flambent, des émeutiers et des gendarmes s'affrontent dans le brouillard des grenades lacrymogènes, un bus calciné gît sur le bas-côté de la rue, des pavés jonchent le sol, la lumière bleue des gyrophares tournoie sur un rythme affolé, et les blindés découpent leurs silhouettes menaçantes. La bande-son diffuse des sirènes hurlantes et des bruits d'explosions.

Les images cadrées serrées défilent au rythme effréné qu'affectent aujourd'hui les reportages d'action. Tout y est, hormis le réel, puisqu'au coup de sifflet, émeutiers et force de l'ordre arrêteront le jeu et repartiront côte à côte vers leur caserne.

**La troisième séquence déconstruit.** Comme le dénouement dans un roman policier, la troisième séquence vient déconstruire les deux autres. On voit simplement deux pseudo-émeutiers qui attendent le signal d'un officier pour entrer en action. Cela suffit à signaler une situation en marge du réel, et même plutôt ironique car les forces de l'ordre donnent rarement le signal des émeutes. Les plans sont larges et permettent de découvrir l'ensemble du camp d'entraînement en même temps que la campagne qui l'entoure.

La fiction ne tient plus, la réflexion du spectateur désillusionné peut commencer. Pas seulement sur la méfiance nécessaire à l'égard du flot d'images qui nous submerge. Mais surtout sur la manière dont elles sont recherchées et assimilées, sur la recherche du « toujours plus », et la dégradation de la sensibilité qui en est la conséquence.

Avec une question spécifique qui se pose à Licha, comme à tout créateur à un moment ou un autre, et concerne par ricochet tout spectateur : jusqu'où la fiction doit-elle aller pour rivaliser avec le réel ?

R for Real, Emanuel Licha jusqu'au 25 septembre, du jeudi au samedi de 14 h à 20 h, Cortex Athletico, 1 rue des Etables, Bordeaux. À Monflanquin jusqu'au 31 octobre du lundi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h, Pollen, 25 rue Sainte-Marie. 05 53 36 54 37.